

Claude MOINDROT

## Une idée saugrenue du Grand Condé : l'affaire Jarzé

### *Le Grand Condé en 1649*

En 1649, le Grand Condé a pleinement conscience de sa valeur. Il a accumulé victoire sur victoire. Le 19 mai 1643, à la tête d'une armée de 25.000 hommes, il écrase la redoutable infanterie espagnole à Rocroi ; en août, il s'empare de Thionville. L'année suivante, le 5 août, il bat les impériaux à Fribourg. Le 3 août 1645, les Bavares sont vaincus à Nordlingen. Sans doute, envoyé en Catalogne en 1646, il ne réussit pas à prendre la ville fortifiée de Lérida. Mais il complète cette extraordinaire série de faits d'armes en battant à nouveau les Espagnols à Lens le 20 août 1648.

Indifférent aux prouesses de Condé, le peuple de Paris, excédé par la dictature de Mazarin et l'arrestation du Président Broussel, se soulève et dresse plus de mille barricades dans les rues le 28 août 1648. La Fronde commence. Le roi Louis XIV, âgé de dix ans, sa mère la reine régente Anne d'Autriche et toute la Cour quittent la capitale le 6 janvier 1649, par une nuit glaciale et se réfugient dans le château de Saint-Germain-en-Laye aux vitres cassées, Condé se pose alors en protecteur de la Cour (alors que sa sœur la duchesse de Longueville et son frère cadet le prince de Conté ont rejoint le parti des Frondeurs parisiens). Avec sa cavalerie, il assiège Paris, sans d'ailleurs réussir à affamer la population.

Toutes ces victoires sur les ennemis de l'étranger, cette protection contre l'émeute parisienne valent bien quelques récompenses, non ?

Son père, le prince Henri II de Bourbon, décédé en décembre 1646, lui a laissé une fortune colossale, que Katia Béguin<sup>1</sup> estime à plus de seize millions de livres. Il possède l'hôtel de Condé à Paris (à l'emplacement de la rue Monsieur le Prince, la rue de Condé et le théâtre de l'Odéon). Comme Cadet Rousselle, il a trois châteaux, à Chantilly, à Saint-Maur, à Vallery près de Sens ; et aussi des pied-à-terre à Bourges, Saint-Amand-Montrond, Châteauroux et autres lieux, car il est Gouverneur du Berry. Il est également Gouverneur de la Bourgogne et de la Bresse. Comme premier prince du sang (il s'appelle Louis de Bourbon comme le roi son cousin), il siège au Conseil (on dirait de nos jours au gouvernement). Général d'armée, juge au Parlement et Gouverneur de trois belles provinces : que lui faut-il de plus ?

Une chose et une seule manque à son bonheur professionnel : la charge de principal ministre, qui est alors occupée par le cardinal Mazarin.

### *Condé ne décolère pas*

Cette charge devrait lui revenir de droit, en sa qualité de premier prince de sang et de général victorieux. Est-il admissible qu'un grand pays comme la France soit dirigé par un étranger de basse naissance, qui s'appelle en réalité Giulio Mazzarini,

---

1. Katia Béguin, *Les princes de Condé*, Paris, Champ Vallon, 1999 (464 p.), p. 53.

cardinal sans être prêtre, avide d'honneurs et de richesses, et qui exerce sur le petit roi son filleul et sur la reine une tutelle insupportable ? La noblesse, les parlements, le peuple détestent Mazarin. Les mazarinades, ces pamphlets et ces chansons obscènes qui courent les rues de Paris se moquent de lui et le traînent dans la boue.

Alors que lui-même, le prince de Condé est devenu la coqueluche des littérateurs. Le poète Charrier vient de publier «Les lauriers d'Enghien» (avant la mort de son père, Louis de Bourbon n'est encore que le duc d'Enghien). Vincent Voiture, Georges de Scudéry, Jean Chapelain, les jésuites de Bourges chez qui il fit ses études, et bien d'autres lui décernent les louanges les plus flatteuses<sup>2</sup>. Des poètes le comparent à Alexandre le Grand et à Jules César. Il est devenu le Grand Condé. C'est lui qui devrait diriger la France.



Louis de Bourbon, prince de Condé, dit le Grand Condé, d'après Van Egmont. Versailles, Musée national du château. © Gérard Blot. Réunion des musées nationaux

### **Anne d'Autriche et Mazarin**

La position politique exceptionnelle de Mazarin dépend uniquement de la bonne volonté de la reine régente. Si elle le renvoyait, il retomberait aussitôt dans son néant, et Condé prendrait sa place. Comme tous les Français, Condé s'interroge sur la nature exacte des relations entre la reine et le ministre. Il y a là une énigme que les historiens n'ont pas réussi à percer. S'agit-il d'un accord tacite entre deux partenaires politiques qui ont besoin l'un et l'autre pour rester au pouvoir<sup>3</sup>, ou d'une amitié sincère entre deux personnes qui ont peu d'amis, d'un amour platonique entre une belle veuve de 48 ans et un célibataire de 47 ans qui porte beau, ou de quelque chose de plus profond, de plus sensuel ?

Des témoignages des contemporains, « on ne peut tirer que des inductions plus ou moins légitimes et non une affirmation précise et incontestable »<sup>4</sup>.

On a retrouvé une lettre de la reine à Mazarin datée du 30 juin 1660<sup>5</sup> où, sous une forme alambiquée, on décèle une nostalgique évocation du passé et une tendresse proche de l'amour : « Votre lettre m'a donné une grande joie, je ne sais si je serai assez heureuse pour que vous la croyiez. Si j'avois cru qu'une de mes lettres vous eût autant plu, j'en aurois écrit de bon cœur ; il est vrai que

2. K. Béguin, *op. cit.*, p. 60.

3. C'est l'avis de Madame de Motteville, dame de compagnie de la reine.

4. M. F. Riaux, éd. des *Mémoires pour servir l'histoire de la reine Anne d'Autriche*, de Madame de Motteville, Paris, Bibl. Charpentier, 1902 (4 t.), t. III, p. 91, note.

5. Citée par M. F. Riaux, *op. cit.*, t. 3, p. 91, note



Anne d'Autriche et Mazarin

*de voir les transports avec lesquels on les reçut et je les voyois lire me faisoit fort souvenir d'un autre temps (serait ce 1649 ?) dont je me souviens presque à tout moment quoi que vous en puissiez croire... Si je pouvois aussi bien faire voir mon cœur que ce que je vous dis sur ce papier, je suis assurée que vous seriez content ou vous seriez le plus ingrat homme du monde... »*

De son côté, Mazarin éprouve les tourments mêlés de la jalousie amoureuse et de la rivalité politique. Le professeur Chéruel a publié dans le *Journal de l'Instruction publique* du 11 octobre 1851 deux lettres inédites<sup>6</sup> où il donne libre cours à sa jalousie à l'encontre d'un personnage non nommé (il s'agit évidemment du marquis de Jarzé) qui papillonne autour de la reine. Dans la première, datée du 1<sup>er</sup> novembre 1649, on peut lire :

*« Je vous supplie d'avoir la bonté de me pardonner si j'ai pris la hardiesse de vous en parler, vous promettant de ne le faire de ma vie et de souffrir avec*

*patience l'enfer que cette personne me fait éprouver... Je ne manquerai pas aux obligations infinies que je vous ai, et quand je serois assez méchant et ingrat pour le vouloir, l'amitié que j'ai pour vous, qui ne finira pas même dans le tombeau, m'en empêcheroit...*

*S'il m'étoit permis de vous envoyer mon cœur, assurément vous y verriez des choses qui ne vous déplairoient pas, et plus dans cet instant que je vous écris qu'il n'a jamais été... »*

Et dans la seconde, datée du 20 novembre :

*« ... vous me comblerez d'obligation si vous aviez la bonté un jour de vouloir apporter quelque remède à ce que vous savez qui me fait de la peine et qui me la fera toute la vie.*

*Je vous conjure de ce qu'il vous a plu de me faire espérer sur ce sujet, et qu'assurément la passion et la fidélité que j'ai pour vous et pour la moindre de vos satisfactions méritent bien que vous songiez un petit à guérir la maladie qui, sans votre insistance, sera incurable. Vous avez eu, depuis peu de jours, une belle occasion, ayant vu plusieurs lettres de la Cour qui portoient que la personne dont il est question vous avoit bien fâchée par des emportements qui étoient fort contre le respect que tout le monde vous doit, et pour une affaire dont il n'y a qui que ce soit qui ne la condamne... »*

6. Ibid.

Il me semble que la reine est très amoureuse de Mazarin et que celui-ci fait semblant d'aimer la reine afin de conserver le pouvoir qu'elle lui a confié. Ce que Mazarin aime par-dessous tout, c'est le pouvoir politique et non la reine.

### ***Condé invente un stratagème.***

Il est clair que Condé ne parviendra jamais à ses fins (devenir principal ministre) s'il n'obtient le plus tôt possible le renvoi du cardinal. Mais pour en arriver là, il faut d'abord rompre le charme, politique ou sentimental, qu'il a jeté sur la reine.

Le plus simple serait de faire naître dans le cœur de celle-ci un nouvel amour. L'heureux amant trouverait aisément un prétexte pour évincer son rival et imposer M. le Prince au poste de principal ministre. Il s'agit donc de trouver dans l'entourage de Condé un gentilhomme jeune et bien fait, beau parleur, bon comédien, qui saurait simuler la passion amoureuse.

La reine serait flattée de tomber dans les bras d'un galant qui, vu la différence d'âge, pourrait être son fils. Un nom s'impose bien vite, Charles du Plessis, marquis de Jarzé qui a alors environ 25 ans : « *Il prétendit lui imposer un amant et choisit pour ce rôle Jarzé qui était un des jeunes gens que leur fatuité et leur présomption faisaient appeler les petits-mâîtres* »<sup>7</sup>.

### ***Qui était ce Jarzé ?***

Physiquement, Jarzé répond parfaitement au profil souhaité par Condé. Malheureusement, son caractère est moins séduisant que sa personne. Madame de Motteville en donne un aperçu peu flatteur<sup>8</sup> :

« *Comme il n'étoit pas aimé, parce qu'il étoit d'un naturel brusque, qu'il étoit vain, railleur et léger...* » et plus loin : « *Il avoit beaucoup de vanité et d'imprudence... je ne veux blâmer ni approuver les railleries qui se firent contre Jarzé... Mais il faut avouer aussi que Jarzé, quasi en toutes les occasions de sa vie, a pu être blâmé sans injustice, parce que, manquant de jugement, sa conduite a été défectueuse en toutes choses* ».

Le duc de Rohan est de l'avis de Madame de Motteville :

« *Un jour que Condé avoit entretenu fort longtemps Jarzé dans sa chambre, Rohan dit à ce prince qu'il étoit surpris des grandes conversations qu'il avoit avec cette tête sans cervelle. Sur quoi il lui répondit (avec un certain cynisme !) que cet homme lui étoit utile, parce qu'il s'étoit donné à lui, et qu'il l'informoit de tout ce qui se faisoit et se disoit chez la reine et le cardinal...*

*Ce discours fut rapporté au cardinal le jour même par le duc de Rohan, dont il fut fort étonné...* »<sup>9</sup>

---

7. A. Chérueil, appendice VIII aux *Mémoires* de Melle de Montpensier, Paris, Bibl. Charpentier, 1902 (4 t.). Cet appendice intitulé « La disgrâce de Jarzé » est à la fin du t. 1, p. 407.

8. Mme de Motteville, *op. cit.*, t. III, p. 65 et 89, note.

9. Marquis de Monglas, *Mémoires, quinzième campagne*, cité par M.F. Riaux, dans Motteville, *op. cit.*, t. III, p. 88, note 1.

### *Son passé de mazarin*

C'est ainsi, « les mazarins » qu'on appelle les partisans du cardinal. L'étonnement de celui-ci n'est pas feint. Jarzé fut longtemps de ses amis. Ils jouaient ensemble à la bauchette, un jeu de boules importé d'Italie<sup>10</sup>. Peu après le jour de Notre Dame d'août 1648, la reine lui a confié un poste important, celui de capitaine des gardes du roi :

*« Il avoit de la naissance et il étoit bien à la Cour ; mais il avoit un esprit plus brillant que prudent, dont la légèreté en plusieurs rencontres de sa vie, fera voir combien la sagesse est nécessaire à l'homme. Il en prêta le serment entre les mains de la Reine ».*<sup>11</sup>

Il s'acquitte bravement de ses nouvelles fonctions. Le jour des barricades (le 28 août 1648), voyant entrer au Palais Royal une délégation du Parlement de Paris, « il dit tout haut que si la reine lui commandoit il feroit paître l'herbe à tous les bonnets carrés ! ».

L'élargissement de Broussel exigé par MM. du Parlement ramène le calme ; les frères barricades disparaissent en quelques minutes. Hélas, en fin de journée, un incident (le pillage de deux charrettes chargées de poudre à fusil destinée aux gardes) rallume l'émeute :

*« On vint dire à la Reine tout librement qu'elle n'étoit plus en sûreté dans cette maison (le Palais Royal) sans fossés, ni gardes, (on a renvoyé les gardes l'après-midi dans l'espoir de rassurer les émeutiers). Chacun lui apprit alors le péril où elle étoit, et les insolences que le peuple disoit contre elle... Jarzé, nouveau capitaine des gardes... lui dit avec ostentation « Madame, nous sommes ici un poignée de gens qui mourrons à votre porte ». Mais comme ces offres avoient plus de beauté que de force, elle les reçut plutôt comme des marques du mauvais état où elle étoit que comme un remède capable de la consoler des maux qu'elle avoit sujet de craindre ».*<sup>12</sup>

En janvier 1649, les exactions de l'armée royale en Champagne donnant au Parlement de Paris un nouveau prétexte pour critiquer la Cour, c'est Jarzé qu'on envoie auprès de leur chef le marquis de la Boulaye pour le relever de ses fonctions<sup>13</sup>. Le 18 juin 1649, une bande de jeunes courtisans mazarins « qui ne pensoient qu'à jouir de la vie et de ses douceurs et Jarzé qui ne pensoit pas avoir trouvé de si bons échos, proposèrent en même temps d'aller souper sur la terrasse du jardin de Renard (à la lisière du jardin des Tuileries) et payèrent chacun deux pistoles pour leur repas. Ce même jour, on dit à Jarzé que le duc de Beaufort avoit su ce qu'il avoit dit de lui (quelque méchanceté sans gravité) et qu'il avoit juré de le maltraiter »<sup>14</sup>.

Soudain, alors que les mazarins sont assis à table, désarmés, surgit une bande de Frondeurs commandée par Beaufort (un fanfaron, petit-fils du roi Henri IV par la main gauche), qui sème le désordre.

<sup>10</sup>. Madame de Motteville, *op. cit.*, t. II, p. 436, note.

<sup>11</sup>. *Ibid.*, t. II, p. 142.

<sup>12</sup>. *Ibid.*, t. II, p. 176.

<sup>13</sup>. *Ibid.*, t. II, p. 421.

<sup>14</sup>. *Ibid.*, t. II, p. 437.



*Le duc de Beaufort*

Le commandeur de Jars reçoit un bol de soupe sur la tête. Les épées des Frondeurs sortent des fourreaux ; les laquais des mazarins apportent les leurs. Heureusement, Beaufort qui a reconnu son cousin Candale parmi les mazarins, déclare qu'il n'en vouloit qu'à Jarzé. Les provocateurs se retirent.

Le 8 juillet, Gaston duc d'Orléans, oncle du roi, propose à la reine un duel collectif entre d'un côté Beaufort et ses amis et de l'autre Candale, Bouteville, Saint Mesgrin, Souvré, Ruvigny, Le Frétoir et Jarzé.

En qualité de reine et de chrétienne, elle refuse avec indignation. L'affaire en reste là. Mazarin eût aimé que le duel eût lieu, afin que ces jeunes insolents s'entretuassent.

A partir de juillet 1649, les rapports entre Condé et Mazarin se tendent brusquement. Le

premier sollicite pour son beau-frère le duc de Longueville, Gouverneur de Normandie, la place-forte de Pont de l'Arche qui est en dehors de sa juridiction et qui commande l'entrée de sa province. Il se heurte au refus, provisoire de la reine et du cardinal. Furieux, Condé proclame « *qu'il ne vouloit plus être son serviteur* ».

Du jour au lendemain, le vainqueur de Rocroi, le protecteur de la Cour passe dans le camp des Frondeurs où il rejoint sa sœur et son frère qui en font partie depuis le début.

Jarzé, ébranlé par un tel exemple, oscille entre les deux camps, ce qui permet à Condé d'avoir un informateur à la Cour, comme il l'avoue ingénument au duc de Rohan. Enfin, il se décide à passer franchement dans le camp des princes frondeurs ; la seconde Fronde (la Fronde des princes) vient de commencer.

Bientôt, Jarzé accepte, sans réfléchir aux conséquences de cette affaire, le rôle ridicule et dangereux que lui propose Condé : « *M. le prince et Jarzé étoient en confidence ensemble sur cette importante folie et disoient qu'une femme espagnole, quoique dévote et sage, se pouvoit toujours attaquer avec quelques espérance* ». <sup>15</sup>

### ***Une entreprise de séduction***

Jarzé trouve une alliée en la personne de Mme de Beauvais :

« *Alors nous pénétrâmes les motifs de cette chimérique entreprise, et nous trouvâmes qu'elle étoit fondée sur ce que madame de Beauvais, première femme de chambre de la reine, étoit amie de Jarzé qui, n'étant ni belle ni jeune et voulant avoir des amis, avoit flatté Jarzé de cette pensée qu'elle le rendroit agréable à la reine et lui feroit de bons offices...* »

*Au lieu de prétendre plaire à la reine comme tous les courtisans veulent plaire à leur maître, il fit dessein de lui montrer que son cœur étoit allumé d'une flamme*

---

<sup>15</sup>. *Ibid.*, t. II, p. 88-89.

*involontaire qui naissoit en lui par l'inclination que le respect étouffoit et qu'il n'osoit montrer que par les yeux. Il crut peut être qu'avec les soins de son amie, il pourroit plaire, comme un fou qui auroit perdu la raison pour une belle cause.*

*Sur cette pensée extravagante, ils avoient fait, M. le Prince et lui, à ce qu'on a cru, des projets qui avoient quelques fondements sérieux, et qui avoient pour but la ruine du ministre.*

*Jarzé, sans considérer la vertu de la Reine, son âge, sa vie, ses mœurs, et le respect qu'il lui devoit, s'enivra de la beauté de ce dessein et crut que sa chute, au cas qu'elle arrivât par cette haute entreprise, lui seroit plus honorable que la grandeur et l'élévation ne le pourroient être aux autres ».*<sup>16</sup>

Jarzé commence donc, en octobre 1649, son manège de séduction. La reine n'y voit d'abord que la basse flagornerie d'un courtisan mal élevé, puis une intrigue visant à la ridiculiser. Le cardinal comprend vite les implications politiques de cette manœuvre :

*« Ces choses furent bien vite aux oreilles du cardinal ; et déjà ses espions pour faire leur cour, lui avoient fait de cette affaire une intrigue de grande importance. Il aimoit la reine en ministre et... se tenoit assuré de sa bonne volonté... il la connoissoit exempte de l'esprit de domination et un peu paresseuse. Mais sans avoir peur d'une légèreté indigne d'une âme royale, il ne laissa pas de se troubler à cette nouvelle. Il ne la sentit pas comme un ami jaloux qui auroit appréhendé de perdre ce qu'il aimoit, ... mais bien comme un avare à qui on veut ôter son trésor... ».*<sup>17</sup>

Ce trésor étant évidemment le pouvoir.

Le trouble de Mazarin apparaît bien dans ses carnets, un journal intime dont A. Chéruel a publié quelques extraits<sup>18</sup>. Dans le carnet n°13, il écrit :

*« Je sais que la reine ne dort plus, qu'elle soupire la nuit et pleure même, et que tout procède du mépris dans lequel elle croit être, et que tant s'en faut qu'elle attende changement que, au contraire, elle est persuadée que cela empirera. »*

Plus loin, il récapitule les conseils qu'il se propose de lui donner :

*« La reine pourroit dire devant beaucoup de princesses et autres personnes :  
« J'aurai grand tort à présent de me plaindre plus de rien, ayant un galant si bien fait que Jarzé. Je crains seulement de le perdre un de ces jours que ne pourrai empêcher qu'on ne le mène aux Petites-Maisons (les cabanons où on enferme les aliénés) ; et je n'aurai pas l'avantage que l'on dise qu'il est devenu fou pour amour de moi, parce qu'on sait qu'il y a longtemps qu'il est affligé de cette maladie ».*

*Après quoi, la première fois que Jarzé entrera dans le lieu où la reine sera, s'il a l'effronterie, après ce que dessus, de s'y présenter, elle lui pourroit dire en riant :*

*« Et bien, M. de Jarzé, me trouvez-vous à votre gré ? Je ne pensai jamais avoir une si bonne fortune. Il faut que cela vous vienne de race (c'est à dire de famille),*

---

<sup>16</sup>. *Ibid.*, t. II, p. 89.

<sup>17</sup>. *Ibid.*

<sup>18</sup>. Cf. note 7.

*car le bonhomme Lavardin étoit aussi galant de la reine-mère, avec la même joie de toute la cour qu'elle témoigne à présent de votre amour ! »*

Il y a une allusion au grand-père maternel de Jarzé le maréchal de Lavardin (1551-1614) dont l'amour fou pour la reine Marie de Médicis excitait l'hilarité d'Henri IV.

Cette scène, dont la répétition générale est comme inscrite dans le carnet de Mazarin, sera jouée presque mot à mot par la reine. Mais d'abord, ayant trouvé sur sa table de toilette une lettre d'amour qui n'a pu être déposée là que par madame de Beauvais, elle ordonne à celle-ci, par l'intermédiaire de son trésorier, de quitter immédiatement le Palais Royal, ainsi que son mari et ses enfants (le 23 novembre) et de se retirer dans leur maison de campagne à Gentilly ; le lendemain des charrettes déposent leurs meubles à Gentilly.

Dans son journal intime, Dubuisson-Aubenay<sup>19</sup> raconte l'estocade finale :

*« Le vendredi (le 26 novembre 1649), la reine retournant de la grande galerie et chapelle du roi où elle avoit ouï la messe, le marquis de Jarzé, peigné, poudré et vêtu à l'avantage, se trouve à son passage, sur la terrasse qui fait clôture à la cour intérieure et regarde sur le jardin du Palais Royal où il marche devant la reine ; se tourne vers elle à certaines distances et pauses, en l'attendant et, entré dans le grand cabinet, se met en haie pour être vu de plus près d'elle à son passage ; puis entre avec Sa Majesté dans la chambre du lit et plus outre dans la chambre du miroir où la reine se coiffe ordinairement ; et se présente devant Sa Majesté, qui lui fait signe de s'approcher d'elle et marche deux pas.*

*Puis s'arrêtant, lui dit fort haut :*

*« C'est une plaisante chose que l'on dit par la ville que vous, Jarzé, soyez mon galant, vous en êtes bien aise, je m'assure et vous avez cette folie là qui vous vient de votre grand-père.*

*Mais vous ne prenez pas garde que cela vous fait passer pour impertinent et ridicule ».*

Madame de Motteville, présente au côté de la reine lors de cette scène, en donne une version légèrement différente, plus proche de la leçon dictée par Mazarin<sup>20</sup> :

*« Vraiment, monsieur de Jarzé, vous êtes bien ridicule. On m'a dit que vous faites l'amoureux. Voyez un peu le joli galant ! Vous me faites pitié ; il faudrait vous envoyer aux Petites-Maisons.*

*Mais il est vrai qu'il ne faut pas s'étonner de votre folie, car vous tenez de race....*

*Le pauvre Jarzé fut accablé de ce coup de foudre. Il n'osa rien dire à sa justification. Il sortit du cabinet en bégayant, mais plein de trouble, pâle et défait.*

*Malgré sa douleur, peut-être se flattoit il déjà de cette douce pensée que l'aventure étoit belle, que ce crime étoit honorable et qu'il n'étoit pas honteux d'en être accusé.*

---

<sup>19</sup>. Cf. note 7.

<sup>20</sup>. Mme de Motteville, *op. cit.*, t. II, p. 96-97.

*Toute la cour fut aussitôt remplie de cet événement, et les ruelles des dames retentissoient du bruit de ces royales paroles.*

*On fut long-temps que le nom de Jarzé s'entendoit nommer partout dans Paris ; et les provinces en eurent bien vite leur part .... »*

Quant à Mazarin ,

*« Voyant Jarzé fidèle à Monsieur le Prince et ingrat envers lui, ne pouvoit manquer de croire que sous cette affectation de bouffonnerie, il y avoit quelque malignité frondeuse contre sa fortune » (fortune est ici au sens du latin *fortuna*, contre sa situation dans le monde, sa destinée).*

*« Monsieur le Prince, pour consoler Jarzé de son affliction, le mena deux jours après à Saint-Maur avec lui, et faisant peu de cas de l'éclat que la reine avoit fait contre lui, déclara publiquement qu'il étoit son ami et qu'il l'aimoit ... »*

*« Le même jour que Monsieur le Prince mena Jarzé à Saint-Maur, elle me fit l'honneur de me dire avec beaucoup de chagrin, qu'elle commençoit à se lasser de la superbe manière d'agir de Monsieur le Prince, et que la protection qu'il donnoit à Jarzé lui déplaisoit infiniment ».*

Un mois et demi plus tard, le 18 janvier 1650, Condé, son frère Conti et son beau-frère Longueville étaient arrêtés au Palais Royal et emprisonnés au château de Vincennes.<sup>21</sup>

Condé ne sera jamais principal ministre, mais 66 ans plus tard, son arrière-petit-fils le deviendra.

C.M.



---

21. Quelle naïveté, quelle imprudence ! Le moindre mafioso sait que trois frères ne doivent jamais se présenter ensemble au même endroit. Ce serait s'exposer à l'arrestation ou même à l'assassinat collectif.